

## **Tympan branché, tambour du cœur battant**

Des ondes, des bruits imperceptibles, du silence vibratoire... Le monde est un champ encodé, traversé de lignes invisibles qui nous relient les uns aux autres et dont on peut établir la cartographie si l'on se donne les moyens d'aiguiser nos attentions et de renouveler nos outils de transcription. C'est sûrement en élargissant nos intuitions, en connectant nos inconscients et nos émotions, en affûtant nos facultés télépathiques, bref en accordant notre confiance à ce qui n'est d'emblée ni visible ni palpable ni forcément prouvable scientifiquement qu'on risquerait d'y parvenir. C'est du moins ce que les œuvres radiophoniques ou cinématographiques de Simon Ripoll-Hurier suggèrent. C'est ce qui le pousse à partir à la rencontre de passionnés de pratiques marginales et d'en étudier au plus près les manières de faire. Qu'il s'agisse des radioamateurs qui font rebondir leurs ondes sur la lune ou des observateurs d'oiseaux qui répondent au piaillage des animaux à plumes par une langue modelée par leurs sons, la communication outrepassa largement les habituels chemins langagiers.

Dans sa vidéo *Sons de compagnie*, Simon Ripoll-Hurier propose cette fois d'amplifier l'un de nos sens, l'ouïe en l'occurrence. Aux élèves d'un lycée agricole de l'Eure avec qui il a mené un atelier, il leur a demandé de tendre l'oreille, et avec celle du spectateur, aux « sons qui leur font du bien ». En suivant le credo paradoxal du documentaire, qui s'évertue à révéler ce qui est là, à guetter ce qui va arriver et à créer les conditions de son émergence et de son enregistrement, l'artiste a réalisé un film dont la simplicité n'a d'égal que la densité des présences auditives, articulées dans un montage de plans fixes, triangulés entre la machine (mécanique ou naturelle) productrice de son, le son et ses preneurs. Qu'il s'agisse des boulons dévissés du tracteur, des sous qu'on plonge dans le distributeur de boissons, du moteur vrombissant de la moto, du crépitement du feu, de la frappe de l'enclume ou des sabots du cheval sur le bitume, c'est au final la partition de leur environnement domestique qui se joue à l'écran.

S'il nous revient à l'esprit une série de vidéos d'Ali Kazma, rythmées par des gros plans sonores figurant des gestes du travail, les plans plus éloignés de Simon Ripoll-Hurier ne cèdent à aucune panique ; ils s'étirent au contraire pour donner à entendre les subtiles variations des sons choisis en même temps qu'ils exposent le processus de fabrication du film, tenant lui-même lieu d'apprentissage. La perche, instrument maintenu systématiquement hors-champs, tient ici le rôle principal. C'est depuis l'envers du décor en même temps que de la B.O du film que se déploient les situations cinématographiques. Il y a du Bruno Dumont dans ces plans dirigés par et vers ces jeunes apprentis au visage taillé par la lumière des paysages agricoles, pointant leur micro dans les recoins de leur quotidien comme pour y mieux fouiller.

Mathilde Villeneuve